



Gérard Cartier

## L'aspic

*Disparates* de Jude Stéfán  
(Gallimard, 2012)

Le précédent recueil de Jude Stéfán (*Que ne suis-je Catulle*, Gallimard, 2010) se fermait sur une stèle : « *Stéfán est mort / et Jude aussi* », conclue par un définitif : « *Ne Plus Écrire* ». Mais écrire tient vivant et Stéfán revient avec un livre au titre apparemment modeste, mais qu'on doit entendre aussi comme le veut l'espagnol : *extravagances*. On y retrouve tous les thèmes qui lui sont chers, puissamment ramassés dans l'exergue – un fragment du poète cubain Reinaldo Arenas : luxure, suicide, infamie, absence de Dieu, solitude... N'y manque que l'enfance par quoi, après les dédicaces d'usage (aux Muses, aux Parques, à quelques figures personnelles), s'ouvre le recueil.

Cet ensemble, composé de poèmes souvent capricieux que l'auteur fait mine d'organiser en liasses (mais il est trop libre pour se plier à une règle, les sujets invinciblement se recourent et se mêlent), s'ouvre donc sur des *Enfantines* et, après avoir musardé un moment et exploré les multiples instances de l'amour, se clôt comme il convient sur un *Nada Muerte*. Plutôt qu'un parcours de vie, c'est une rêverie ordonnée chargée de souvenirs qui nous restent parfois cachés ; c'est aussi une traversée des siècles et des livres : les vers embrassent l'Antiquité comme le monde contemporain, les mythes aussi bien que la Littérature. Ils embrassent surtout la langue, passant de l'argot au vocabulaire ecclésiastique, tirant de l'oubli d'anciens mots, forgeant à l'occasion un néologisme, empruntant au patois régional (*locher les branches*) ou à d'autres idiomes – quelques poèmes sont épicés de latin, d'italien, d'espagnol : on connaît le goût de Jude Stéfán pour les langues, les vivantes et les mortes. Qui n'a pas sa vaste érudition aura profit à garder à portée de main de quoi ressusciter ses humanités, s'il en a eu – sinon peu importe, la couleur des mots suffit.

Depuis ses premiers recueils (relire le magnifique *Libères*, Gallimard, 1970), beaucoup de ses pages, jusqu'aux plus licencieuses, sont écrites dans l'ombre de la mort. Elle est omniprésente ici encore, son *vide monosyllabe* ouvre le livre (« *Atropos longtemps m'épargna...* ») et en traverse tout l'arc jusqu'à l'ultime poème, *Nada Muerte*, adapté de Sénèque : aucun livre juste qu'elle ne doive conclure ? De poème en poème, Jude Stéfán guette le pas attendu de la *Moire* qui va mettre fin à l'énorme *chagrin* – naître est un péché, vivre une sale maladie. Quant à son autre obsession, qui est un peu sa signature, l'amour, ou plutôt le commerce charnel, la luxure, trois des dix parties du livre lui sont consacrées, dont une (*Vrai Lieu* !) dédiée aux filles de volupté, prêtresses d'un culte païen qui *tue la mort*. Nombreuses sont les références religieuses, mais aucune religiosité dans cet hédonisme dressé contre « *vingt siècles d'Église / frauduleuse et torturante* ». Puis reviennent quelques uns des prénoms féminins lus dans d'autres recueils, Marthe et Marie, ou Magda la servante, célébrées dans de petits portraits rétrospectifs. L'amour, la mort :

## Veill e

Maison close, temple secret  
 aux mains profanes qui atouchent  
     les parties sacrées  
     pour orgasme criée  
     en cellule opaque  
     venteux souvent le ciel  
     et pleurant misère :  
 « ah c'est vous ombres chéries »  
 donnez-leur vite un poêle blanc  
     à ces philistins  
     à nous du vent bleu  
     une mort rougie de sang

l'agonisant  ternue à  
 chasser les mouches mais  
     non les rires  
 des Curieux voyeurs qui  
 scrutent là leur finale  
 un petit corps ratatinée  
 avant le masque de plâtre  
 bien peign e pieds ensachés  
 un homme tous les hommes  
 celui qui crève les yeux  
 du serin encag e afin qu'  
     il chante mieux

« *Po sie harnach e d'artifices* », disait justement Claude Adelen (*L'émotion concrète, Comp'Act, 2004*) : Jude Stéfan se plaît aux ellipses, il décime et tord la grammaire, l'accouche de toutes ses virtualités, répliquant au besoin les tournures latines, ou plutôt transposant dans notre langue claire et articulée les longs enjambements et le chaos puissant de l'ancienne langue. Ici, la syntaxe s'est pourtant assagie par rapport aux premiers recueils, on y trouve moins de rejets par exemple, et même y règne une sorte de majesté (j'hésite à frapper le mot, mais le voilà écrit, peut-être n'est-ce que l'effet des majuscules qui ornent tant de vocables, qu'elles désignent les Muses, la Mort ou les Filles). Mais l'harmonie n'est pas ce que vise Jude Stéfan. Au contraire. La langue grince parfois méchamment (ces fins de vers par exemple : « *oiseaux au* » ou « *visages je* »). Il arrive aussi que la raison s'affole, que les vers tiennent du collage, du poème dada (un bel hommage à Schwitters), voire des fatrasies du Moyen-âge (« *un aspic s'accouple à une ourse...* ») – on sent que son goût le porte vers l'ancien monde humaniste. Celui qui se qualifie de *minimus modernorum*, qui écrit peut-être pour les lecteurs de la Renaissance, démontre pourtant que de la tradition peuvent naître *des vers tout neufs*.